

La fin de l'équivoque

Autor(en): **C.W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **14 (1946)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA FIN DE L'EQUIVOQUE

Dans le livre „Au seuil de l'Enfer“ (Ernest Flammarion 1926) les auteurs Rachilde et Homen Christo présentent une série d'aventures assez extraordinaires. Nous vous reproduisons celle que les auteurs ont fait précéder d'une introduction, prononcée par le héros, dans des termes presque douloureux. La voici :

„C'est une aventure terriblement bizarre que je détache de ma vie intime et qui demeure gravée en moi en traits d'une pâleur spectrale. Si le coeur, ou l'âme, conservait comme nos membres, notre chair, des cicatrices, je dirais que je porte la marque secrète d'un coup que j'ai donné!“

C.W.

... Il est quatre heures, l'heure du thé. Je suis fatigué. Je travaille depuis le matin. Je n'ai pas envie de boire, pas plus du thé que n'importe quel breuvage excitant. J'ai l'ivresse de la besogne terminée. Je suis dans cet état vague qui nous empêche de remuer pour atteindre un autre état, mais qui vous laisse toute latitude pour désirer en sortir. Mon bureau est sombre, malgré l'ampoule couvée par un abat-jour de soie comme un oeuf de lumière sous une aile. Il fait tiède chez moi. Dehors, derrière les stores, un jour de février enveloppe Paris de sa cape grise, épaisse, de lourde apparence. Tout est incertain, indistinct, le bruit des voitures, les passants; les trottoirs gras et luisants, retournent aux becs de gaz leurs lueurs tremblantes, les fondant à travers le brouillard, telles des larmes d'argent rougi, qui ne seraient pas tout à fait mortuaires. C'est le demi-deuil de la monotonie; cela peut conduire les gens au cimetière par le chemin du suicide, à moins que la louche clarté venant plus du sol que du ciel, les inonde affreusement, les enlisse dans la boue momentanée d'un inexprimable désir. Je connais ces heures de triste effroi du névrosé que je suis sous l'apparence de la force et de la santé. Aujourd'hui, je suis las et en aurais ma peau pour peu de chose. Je fume sans goût. Je pense dans le vide. Il me suffirait de secouer ma torpeur, d'avoir le prétexte, le besoin de me lever, pour immédiatement recouvrer toute l'élasticité de mes muscles, mais il y a des instants, dans ma vie, où une lacune se forme et alors, entre ma jeunesse passée, mon âge mûr présent, je sens qu'un singulier vieillard s'impose. Il n'a plus qu'une vigueur à sa disposition: celle de la curiosité! Savoir, connaître, puiser ce qui lui reste à vivre de jouissances encore insoupçonnées dans le bond de plaisir ou d'effroi qui sera le terme de ses agitations intérieures et le figera, ébloui, dans l'admiration ou la mort.

Mon domestique entre.

Il m'apporte un pneu.

Sans l'avoir ouvert, je dis:

— Je sortirai tout à l'heure. Venez m'habiller et demandez la voiture. Pourquoi ai-je dit cela, le contraire de mes intentions? Ce brouillard me glace à l'avance et je ne sais pas du tout où je vais aller! Aucune invitation pour aujourd'hui, j'avais le projet de reprendre mon travail jusqu'à minuit...

Le domestique parti, je décachète le pneu.

Écriture inconnue, longue, irrégulière, une grosse anglaise qui semble très lisible, mais n'a ni accent, ni virgule, ni point; difficile à déchiffrer:

„Monsieur et cher Maître,

Vous me plaisez beaucoup. Votre talent m'intéresse par son ironie cruelle et votre figure par l'énigme de vos yeux. Je ne suis qu'une femme comme tant d'autres que vous connaissez, mais vous ne me connaissez pas. Voulez-vous me faire l'honneur de venir prendre le thé vers 5 heures chez Faria, je serai dans la galerie des jardinières, votre avant-dernier roman près de moi. Si je ne dis pas le dernier, c'est que je le vois entre toutes les mains et je préfère que vous ne fassiez pas une erreur sur ma personne.“

Pas de signature.

Ceci est la réponse de l'ombre, mauvaise conseillère, que j'interrogeais en regardant la rue. C'est l'aventure louche, le moment de plaisir offert sous le masque... ou le guet-apens. Parmi les femmes que je connais... c'est la femme que je ne connais pas, et si banale que puisse être la flatterie de la fin, elle porte...

Aussi bien, j'attendais cette aventure, je l'avais prévue, voulue... L'aventurier, souvent déçu, puni ou beaucoup trop récompensé, a toujours foi en son étoile, c'est un joueur incorrigible; plus elle se cache sous les nuages, plus il la cherche, veut la trouver pour illuminer, ne fut-ce qu'une nuit, les ténèbres de ses autres nuits.

Allons-y !

Mon parti est pris, avec mon portefeuille et mon revolver. Je me sens tout à fait dispos, de l'argent et une arme, ce qu'il convient d'avoir pour faire la guerre ou l'amour. Je m'habille en frédonnant... Oh, ne pas savoir mais être bien sûr qu'on vous attend avec une impatience secrète, peu importe sa qualité; qu'un mystère vous lie à l'autre mystère, que la carte qu'on va tourner sera la reine ou la dame de pique... et je ne peusc pas voir la vie de Paris autrement qu'en bal masqué: Elle a dû s'habiller avant d'aller là comme moi-même je m'habille en ce moment, avec les mêmes menus soins et, qui sait, les mêmes prévoyances contre le danger.

Oui, bal masqué, la vie où nous frôlons le bonheur sans jamais le reconnaître, l'atteindre, où nos meilleures amies nous sont encore plus hostiles par leurs petites intrigues, que celles qui n'ont pas encore levé le masque... et où les plus somptueux costumes cachent les plus affreuses tares physiques, où, sous le modeste uniforme du domino noir, fraîche comme un lis, la chair jeune et blanche, n'ose s'offrir mais nous est dédiée de toute éternité.

Chez Faria.

Dès l'entrée, c'est un bruit sourd de conversations heurtées, cahotées, éparpillées par la violente musique du jazz. Des couples se mêlent et virent dans un poudroïement de lumières crues. Ça et là, un visage éclate par une bouche fardée farouchement d'une confiture de sang, comme une grenade fendue qui perd ses pépins. Et les vêtements sombres des hommes, sur la rutilance des tuniques

pailletées et les décolletés audacieux, ont l'air de maculatures d'imprimerie sur une épreuve. Pour ce qui est de la danse, on n'a pas l'air de s'amuser. Les couples se frottent comme des allumettes qui ne prennent pas!

Sans me presser, je cherche dans l'allée dite galerie des jardinières. Les entre-colonnes sont reliées par des massifs de fleurs de géranium, fleurs de modiste adorablement fausses et dont quelques-unes possèdent le pollen de la poussière, pollen assez peu fécond.

Des couples y parlent plus bas, et des femmes seules, devant une petite table à deux, attendent en suçant une paille, celui qui doit venir.

Là, une femme que je distingue tout de suite, parce qu'elle est grande et mince, tient un livre qu'elle semble feuilleter attentivement, mais en réalité, elle ne lit pas et son regard étudie les promeneurs, glissant de l'un à l'autre. L'ayant reconnue au signe qu'elle m'avait indiqué, le titre d'un de mes romans, je me dissimulai derrière l'un des piliers de la galerie et je tâchai de la deviner. Le premier contact de mes yeux m'apprend qu'elle ne me plaira pas. C'est même assez grave pour me donner l'envie de reculer. Je n'analyse pas cette première impression, je la subis et elle m'inquiète, sans, hélas! me forcer à fuir. On peut toujours — ô tyrannie des habitudes — prendre le thé. La personne en question est très élégante, d'une élégance sobre qui indique la femme du monde et non la professionnelle, désireuse de l'imiter. Aucune faute de goût: robe de voile de soie noire brodée discrètement de tons verts, un collier de boules de jade, serties de minuscules brillants, juste de quoi vernir la matière d'un peu de lueur d'astre. Grand chapeau de satin noir, orné d'une aile tombante, verte et noire, comme cassée, traînant sur l'épaule. Décolleté raisonnable, dégageant la nuque très blanche, un peu maigre, cheveux naturellement coupés courts, bruns, très touffus. La bouche est sensuelle, mais virgulée d'un pli amer que l'âge creusera désagréablement. L'âge? De trente à trente-cinq ans. Pourtant un air de... plus jeune que ça, donné par des mouvements brusques. Elle tourne la tête, se penche ou se redresse tout d'une pièce. Elle a une anxiété qui n'a pas la grâce de l'émotion. La peur d'être ici reconnue par un autre que moi, qui ne la connaît pas. Elle ne se regarde pas, selon l'usage, dans la petite glace de la pochette à poudre, et la main bien gantée, qui se crispe de temps en temps sur mon livre, a tout l'apparence d'une serre griffant une proie, s'enfonçant dans un être; elle doit vouloir terriblement ce qu'elle veut. Est-elle jolie? Non. Plutôt belle à la manière des déesses de musée, mythologiquement, et un modèle trop régulier pour ne pas se croire obligée de garder... la pose! Elle doit s'animer et s'animera dans le duel intime. Je n'ai aucune envie de connaître cette femme. Mais je suis curieux de savoir pourquoi elle a envie de me connaître.

Je me présente:

— Madame, vous avez tort de lire ce livre, tout au moins de le feuilleter en public. C'est scandaleux. Vous choisissez très mal vos auteurs.

Elle se tourne vivement et ses yeux noirs impérieux, luisent tout à coup d'une joie mystérieuse; c'est une flamme qui est autant du triomphe que du plaisir et leur eau profonde s'éclaire jusqu'au velours de sa vase où dorment, je pense, quelques reptiles.

— Je vous remercie d'être venu, cher Monsieur, — me répond-elle d'une voix de contre-alto. On ne choisit pas certains auteurs, ils vous envoûtent et vous tourmentent. Alors, on a bien le droit de leur demander des explications.

Je m'assieds. Pendant les préliminaires avec le garçon qui apporte le thé, les friandises, le porto, elle me tend son étui à cigarettes en laque verte, assorti aux broderies de sa robe, et murmure:

— Vous êtes brave et si j'étais le danger que vous êtes pour moi vous seriez venu tout de même, hein? —

Je me mis à rire. —

— Voilà un compliment bien inutile; je suis toujours aux ordres des jolies femmes qui daigneront s'occuper de littérature avec moi.

— Ah! vous me trouvez jolie?

La réflexion m'étonne, car les femmes n'en doutent jamais, seraient-elles du meilleur monde.

Jolie? Non. De moins en moins. Bouche trop grande quoique bien meublée. Une dureté déconcertante dans le bas du visage. Le menton, de profil, a le tranchant du couteau. Si cette dame aime la lecture, elle eut peut-être le tort de lire la nuit. La peau suinte le reflet ambré de celles qui ne rêvent qu'aux lumières artificielles. Rien ne flétrit profondément comme cette mauvaise habitude de ne pas dormir dans le temps voulu, ne dormirait-on qu'une demi-heure. Trop de bistre naturel sous les yeux.

Nous causons. Elle est spirituelle, gouailleuse, et me paraît instruite, en tout cas, sait se servir de l'argot littéraire. Est-ce une de ces nombreuses femmes de lettres riches qui encombrant les anti-chambres de nos grands éditeurs? Pour mon humble part, j'en serais désolé. J'ai l'horreur sacrée de ces demi-déeses. Je fais mes romans moi-même et n'attends rien des collaboratrices... de fortune.

Cependant, peu à peu, elle capte mon attention au point que nous finissons par discuter comme des hommes de métier. Elle tient aux anciens procédés de publicité et moi aux nouveaux. Ce serait le contraire, que ça ne me gênerait pas du tout. L'essentiel pour la durée de ce thé sentimental, est de lui prouver une antipathie naissante. Elle m'agace, me porte sur les nerfs et à la moindre opposition de sa part, je sens que j'ai envie de la blesser autrement qu'en paroles, de la battre. C'est une liaison qui débute par un duel. Elle ne se fâche pas et à la minute où je vais m'excuser de mon départ précipité pour un autre rendez-vous dont je me rappelle l'urgence, je lui dis:

— Etes-vous libre? Voulez-vous dîner avec moi? Nous pourrions prolonger la discussion si cela vous amuse...

Elle me répond sans hésiter:

— Pour vous garder plus longtemps, tout m'amusera. Je vous demande seulement la permission de téléphoner à la maison...

Ah, elle a une maison, un mari, des gens? C'est plus rassurant, elle n'est pas complètement libre.

Non, elle ne me plaît pas du tout. Certes, elle a le piment de l'inconnu et je ne sais quel prestige. Elle me fascine sans me séduire.

Quand elle posa sa main sur mon bras, dans le vestiaire, en reprenant son manteau, une fourrure superbe, je tressaillis, malgré moi, sans pouvoir définir ce mouvement nerveux. Etait-ce de la répulsion ou une sorte de griserie, de ces griseries spéciales qui se placent entre deux vins trop forts: un vieux Bourgogne monté en alcool, ou un jeune Champagne de bar, coupé de mauvaise eau-de-vie! Cette femme doit être une chercheuse de plaisirs inédits, si non, une dangereuse aventurière, cherchant, elle, autre chose que la leçon d'amour.

Dans ma voiture, où je l'ai fait monter, en l'entourant d'un respect un peu affecté, elle se renverse et rit d'un rire de folle, rauque et cascadeur, comme imité; elle n'a pas tellement envie de rire, mais elle joue un rôle... et elle m'a joué un bon tour qui l'amuse beaucoup plus que mes propos. J'ai déjà entendu ce rire là! Et ces yeux veloutés, tout à coup si sombres, si durs, où les ai-je déjà vus? Dans quel autre atmosphère de maison de thé? de dancing? J'essaie de rassembler mes souvenirs et ma mémoire est fermée, figée... Cette femme est adroite. Elle ne risque pas tout de suite le vilain geste ni le mot vulgaire. Elle se reprend, redevient du monde.

— Ce que je ne vous pardonne pas, me dit-elle, au moins dans vos livres, c'est cette intrusion du troisième sexe que vous y tolérez sans qu'on puisse deviner si vous aimez ou si vous méprisez vos héros ou vos héroïnes.

Elle se dégante et sa main appuie de nouveau sur mon épaule, en ajoutant:

— Vous êtes pourtant assez joli garçon pour avoir tout connu.

— Tout... fichtre! Comme vous y allez, chère Madame! Vous avez la manche large.

Son bras sort, en effet, d'une ample voilure noire, se dépouille et reste nu, petit corps lascif à lui tout seul, dont l'endroit secret serait la saignée, à la fois rose et brune. Je saisis sa main surtout pour l'arracher de mon épaule où elle me pèse vraiment comme un objet de marbre. Je la porte à mes lèvres. C'est une jolie main, très soignée, onglée longue, un peu forte, de réaction brusque; elle serre cruellement dès qu'elle vous touche.

Moi, je n'aime pas qu'on me force la main au jeu de l'amour. Ah, mais non, je suis un être libre avant que d'être un libertin. Cette femme continue à me déplaire, mais il faut rester poli. Je n'avais qu'à ne pas accepter son rendez-vous.

(à suivre)